

Oscar Vladislas de Lubicz-Milosz 1877 – 1939

La poésie lyrique

Né en « Lituanie historique », la Biélorussie actuelle, territoire qui avait autrefois fait partie du Grand-duché de Lituanie, il arrive à Paris à onze ans. Le français sera sa langue d'écriture. Ses premiers poèmes paraissent en 1899 : poésie, roman, théâtre, traductions, essais politiques et métaphysiques. « Milosz, c'est le plus beau cadeau que l'Europe ait fait à la France », dira le poète français Paul Fort.

En 1914, il perd la fortune héritée de son père, noble polonais, et est mobilisé dans les divisions russes de l'armée française.

Ruiné par la révolution russe de 1917, Milosz travaillera à la Légation de Lituanie. Il apprend le lituanien, transcrit les contes et dainos (poésie ou chanson populaire des pays baltes), se passionne pour la culture de son pays et se dépense sans compter pour le faire connaître. Tout en assumant une carrière épuisante de diplomate, il poursuit ses recherches métaphysiques et déchiffre la Bible au moyen de la Kabbale.

En 1919, Milosz devient le premier représentant à Paris de la Lituanie ayant retrouvé son indépendance. Venez, je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante... Les diplomates de l'Entre-deux-guerres avaient vite remarqué ces rapports de la Délégation lituanienne, rédigés dans un français remarquable !

Et surtout que... *Poèmes*, 1895-1927 Paris, J. O. Fourcade, 1929.

— Et surtout que **Demain** n'apprenne pas où je suis —

Les bois, les bois sont pleins de baies noires —

Ta voix est comme un son de lune dans le vieux puits

Où l'écho, l'écho de juin vient boire.

Et que nul ne prononce mon nom là-bas, en rêve,

Les temps, les temps sont bien accomplis —

Comme un tout petit arbre souffrant de prime sève

Est **ta blancheur en robe sans pli**.

Et que les ronces se referment derrière nous,

Car j'ai peur, car j'ai peur du retour.

Les grandes fleurs blanches caressent **tes doux genoux**

Et l'ombre, et l'ombre est pâle d'amour.

Et ne dis pas à l'eau de la forêt qui je suis ;

Mon nom, mon nom est tellement mort.

Tes yeux ont la couleur heureuse des jeunes pluies,

Des jeunes pluies sur l'étang qui dort.

Et ne raconte rien au vent du vieux cimetière.

Il pourrait m'ordonner de le suivre.

Ta chevelure sent l'été, la lune et la terre.

Il faut vivre, vivre, rien que vivre...



Commentaire [MD1]: L'image est absolument magnifique, et l'ambiguïté sémantique : on ne sait si l'écho vient boire dans le vieux puits ou dans la voix comme un son de lune. Mais la seconde solution est la plus probable : c'est une voix qui désaltère.

Commentaire [MD2]: Oxymore sur fond d'antithèse : la blancheur et l'ombre. Plus haut, on a les bois plein de baies noires.

ANALYSE

Une géographie imaginaire

Que dit le texte ? Sous les images poétiques un homme parle à une femme. Il a peur, il ne veut pas qu'on le retrouve. Il s'adresse à une femme, jeune, virgine, et il lui parle de lui et il lui parle d'elle.

Il y a deux spatialités : un ici et un là-bas. Ici, c'est le corps et la voix de la femme. Là-bas, c'est un lieu où il redoute de retourner.

La voix poétique alterne deux prières : l'une est une prière sans interlocuteur, l'autre s'adresse à la femme, ce qui construit une progression.

Une structure antithétique

Chaque quatrain (ou stance) se distribue en deux vers sombres et deux vers plus clairs, qui s'adressent à la femme et en dessinent les contours à partir de sa voix, de sa robe, de ses yeux, de ses genoux, et de sa chevelure. A la tonalité sombre des deux premiers vers s'oppose la tonalité plus fraîche de l'amour clairement avoué et d'un hymne discret à la jeunesse et à la beauté qui font pâlir l'ombre d'amour.

Les bois pleins de baies noires s'opposent au « son de lune »

Les ronces s'opposent aux grandes fleurs blanches

Le nom mort aux yeux qui ont une couleur heureuse

Ce qui structure le texte :

- une anaphore à partir de « Et », (et surtout, et que, et que nul, et ne ...)
- des répétitions récurrentes : elles donnent au texte une certaine intensité dramatique.
- La modalité négative qui confère à la prière une sorte d'urgence mais aussi de délicatesse.

Le texte est une prière angoissée, celle d'un homme réfugié dans un lieu sans grandes caractéristiques : il y a des bois, et des ronces, un étang, de grandes fleurs blanches. C'est une géographie imaginaire à laquelle répond une autre géographie : celle de la présence féminine, et du climat d'intimité et de secret que l'homme angoissé construit autour d'elle.

Il se cache dans ce pays sans nom comme lui, où les bois sont pleins de baies noires (par opposition au son de lune, et la clarté de la lune s'oppose aux ténèbres d'un bois pleins de fruits sombres).

Sans cet étang et ces grandes fleurs blanches (comme la robe de la femme aimée) l'univers rappellerait celui de la belle au bois dormant, mais ce n'est pas un conte de fée. Si tout évoque une nature enveloppante, complice, protectrice, en face, l'ombre d'un ailleurs menaçant, redouté, et dont il faut se protéger ne cesse de se dresser.

Tout contribue à construire un temps immatériel, (Demain ne doit pas nous entendre..., Demain est la menace) : Aujourd'hui constitue une barrière protectrice contre les dangers d'hier et ceux de Demain.

Dans cette temporalité immobile, le corps de la femme, jeune, pur, et chaste se construit selon la figure du blason renouvelé : voix, genoux, yeux, chevelure et une blancheur de robe.

Rien de comparable au « tétin » de Marot, c'est un blason virginal et tendre, qui fait apparaître une créature du côté de la vie, (la chevelure sent l'été, la lune, la terre), une créature aimante et douce qui fait face à la mort et qui ouvre une temporalité nouvelle (les temps sont accomplis).

Car certes, le nom est bien mort, mais il faut vivre, sans nom ou avec un nom nouveau.

Marion Duvauchel Alternativephilollettres

